rustiques et bourgeoises campées sur la montagne, aux environs de l'église, et l'autre se composait de guinguettes pressées aux abords de la capitale, de sorte que le calme des champs régnait sur la hauteur, tandis qu'au bas les cabarets du *Bœuf-Rouge*, du *Coq-Hardi*, du *Sauvage*, de l'*Epée-de-Bois*, etc., attiraient en foule les promeneurs du dimanche, du lundi et des jours de fête. Alors cette voie était interdite aux voitures; la foule compacte se pressait dans les rues; le tapage des orchestres et des batteries de cuisine, les cris des buveurs et des danseurs, les exhalaisons des laboratoires culinaires, les âcres parfums échappés des jupes de mainte harangère en train de faire griller sa marchandise, tout concourait à irriter les yeux, les oreilles et l'odorat; et pourtant pas de plaisir possible pour certaines catégories d'ouvriers de ce temps-là sans les joies orageuses de la Courtille. » La Courtille résista aux révolutions, aux changements de gouvernement, à l'invasion, aux épidémies; et, sous la Restauration, elle était dans toute son efflorescence. Le tableau qui suit, extrait de la *Vie publique et privée des Français*, date de 1826 : « Nous voici arrivés à la Courtille, par laquelle, entre cent guinguettes, on arrive sur la hauteur de Belleville. Dans cette large et longue rue, empire éternel de la joie, on distingue la grande guinguette de l'immortel Desnoyers, et quelques autres dont les salles immenses se remplissent, l'hiver, de milliers de familles, et les jardins, en été, de danseurs et de danseuses qui n'ont pas reçu les leçons des professeurs du Conservatoire... C'est un spectacle vraiment curieux, dans la soirée d'un dimanche du printemps ou de l'été. Tout est confondu dans la rue de Paris, depuis la barrière jusqu'auprès de l'entrée du bourg. Ouvriers, bourgeois, militaires, hommes décorés, femmes en bonnet, femmes en chapeau, marchandes de fruits, de petits pains, tout circule, tout monte ou descend confusément, sans se presser, sans se heurter; et chacun cherche, sans être troublé, l'enseigne de la guinguette où l'on vend de bon petit vin à 10 ou 12 sous le litre, ou 15 sous la bouteille; de bon veau, de l'excellente gibelotte de lapin, de l'oie, soit en daube, soit rôtie, etc. En entrant dans les grandes guinguettes, on est d'abord frappé de la quantité de ragoûts et de rôtis qui garnissent un long et large comptoir, et de l'activité prodigieuse de plusieurs femmes de service et de deux ou trois cuisiniers. Sous une vaste cheminée, trois ou quatre broches les unes sur les autres, chargées de dindons, de poulets, de longes de veau, de gigots de mouton, tournent incessamment devant un grand feu, dont la chaleur se fait sentir au loin. A quelque distance de là, le vin coule à grands flots des brocs dans les bouteilles, dont une n'est pas plus tôt remplie qu'elle est remplacée par une autre. Au milieu de cette affluence d'acheteurs, les personnes qui débitent les comestibles et le vin conservent un sérieux imperturbable, une présence d'esprit comparable à celle d'un bon général d'armée. C'est à la Courtille que se donnent presque tous les repas de noces de la petite bourgeoisie, des petits marchands et des ouvriers des quartiers de la capitale qui avoisinent cette barrière, et même de ceux qui s'étendent jusqu'à la rive droite de la Seine. » Oui, tout cela était vrai avant 1826; mais depuis, la Courtille a bien changé d'allures; le cabaret de Desnoyers a disparu comme avait disparu celui de Ramponneau, et maintenant que les chemins de fer emportent au loin les promeneurs du dimanche, bon nombre de ceux qui fréquentaient assidûment la Courtille l'ont délaissée. C'était surtout en carnaval qu'il fallait, jusque vers 1840, étudier l'aspect de la Courtille. La descente de la Courtille... Mais ceci vaut la peine que nous nous arrêtions un instant, et mérite les honneurs d'une étude à part.

Courtille (LA DESCENTE DE LA). Le carnaval se meurt, le carnaval est mort. Non pas le carnaval de Paris seulement, mais le fameux carnaval de Venise, mais le célèbre carnaval de Rome. La mascarade agonise. Quelques polissons, affublés de sales oripeaux, osent seuls encore se promener dans les rues le jour du mardi gras.

La scène la plus curieuse du carnaval défunt était sans contredit la descente de la Courtille. Ce n'est plus pour nous qu'une tradition; pour quelques-uns, c'est un souvenir. Nous ne regrettons pas cette bacchanale, qui était plus ordurière que joyeuse, et nous nous féliciterions même de sa disparition, s'il fallait y voir l'indice d'une réelle amélioration des mœurs.

La descente de la Courtille florissait vers 1840-1845, si l'idée de fleur peut se mêler à cette boueuse procession. Le mercredi des Cendres, après que tous les bals de Paris avaient vomi leurs hôtes nocturnes sur le pavé, vers six heures du matin, commençait à descendre des hauteurs de Belleville, en suivant la rue de Paris jusqu'aux boulevards, une horde de masques avinés, pâles de fatigue et d'excès de toute sorte, en costumes fanés, souillés, déchiquetés. Et pierrots livides, débardeurs chancelants, marquis dépenaillés, laitières prises de vin, bergères titubantes, arlequins éreintés, toute cette foule bariolée, sale, hideuse, roulait en désordre, avec des cris rauques, des gestes cyniques, emplissant la rue du tapage de leurs voix.

Bien des badauds qui avaient passé la nuit dans leur lit se levaient de grand matin pour aller voir passer ces pitres qui ne s'étaient pas couchés et leur faire cortège. Des gens du monde, qui venaient de danser un cotillon au faubourg Saint-Germain, se faisaient conduire au faubourg du Temple pour assister au défilé des comtesses du ruisseau. La cohue était si grande que la descente ne durait pas moins de six heures. Six heures! Et il faut croire que le spectacle était vraiment curieux, puisqu'il a laissé chez tous les contemporains une impression ineffaçable, et qu'un homme grave, le vicomte de Beaumont-Vassy, a consacré à ce souvenir un chapitre de ses *Salons de Paris sous Louis-Philippe*.

L'avalanche se formait aux environs du *Grand-Saint-Martin*, le bal le plus en renom de la Courtille. De chaque côté de la rue des voitures de toute espèce, depuis la tapissière jusqu'à la calèche à quatre roues, stationnaient, remplies de curieux et de masques qui lançaient à la foule des dragées, de la farine et des pièces de monnaie. A mesure que l'on avançait, le flot grossissait. Mais devant le restaurant des *Vendanges de Bourgogne*, le grouillement et les hurlements devenaient plus intenses. C'était là en effet que se réunissaient les viveurs élégants, dont le roi, par droit de faste et d'excentricité, était le fameux lord Seymour. Donnons un instant la parole au vicomte de Beaumont-Vassy, ne fût-ce que pour lui laisser la responsabilité de certains détails.

« Nous montâmes dans les salons, encombrés d'une foule généralement masquée et costumée, mais au milieu de laquelle apparaissaient pourtant quelques curieux en habit de ville. On faisait grand bruit dans les cabinets, et dans les escaliers il y avait un va-et-vient continuel de gens du meilleur monde. La voiture de lord Seymour, arrêtée devant la porte, annonçait la présence de son noble propriétaire. J'entrevis deux jeunes pairs de France, le comte Germain, à cette époque l'un des plus élégants représentants de la jeunesse parisienne, et M. d'Alton-Shée, dont les débuts oratoires au Luxembourg donnaient tant d'espérance, et qui un instant, en 1848, a voulu jouer un rôle républicain; puis, soit insouciance, soit dégoût, soit fatigue, a tout à coup disparu de la scène politique — pour n'y faire qu'une courte et inutile réapparition en 1869. — M. Gilbert de Voisins, le mari de Mlle Taglioni, se trouvait là également avec un homme d'infiniment de verve et d'esprit, M. Romieu. »

Ajoutons que lord Seymour, que ses familiarités avec les titis des théâtres avaient fait surnommer *milord l'Arsouille*, jetait à la foule des pièces d'or frites, et que cette plaisanterie était fort goûtée. Après un temps d'arrêt devant les fenêtres du restaurant d'où tombait cette singulière friture, la descente reprenait plus bruyante, et les *Io! évohé!* des ægypans et des ménades de l'Athènes moderne prenaient des accents plus sauvages. On arrivait ainsi au coin du faubourg du Temple et du boulevard : là commençait la débandade. Les deux côtés de la grande artère et les rues voisines absorbaient peu à peu cette masse compacte. Chacun s'en allait la tête vide et l'estomac plein, heureux si une fluxion de poitrine ne venait pas le punir de son imprudence et l'avertir que transporter les bacchanales antiques sous le ciel parisien constitue à tout le moins un contresens.

COURTILLIER s. m. (kour-ti-llé; *ll* mll. — rad. *courtille*). Jardinier. ‖ Vieux mot.

COURTILS (Jean DES), historien français du XVIe siècle, qui devint historiographe du roi. Il a composé la *Mer des histoires* ou *Chroniques de France, extrait en partie de tous les chroniqueurs qui ont écrit depuis la création du monde* (Paris, 1514-1516, 2 vol. in-fol.).

COURTILZ DE SANDRAS (Gatien DE), polygraphe français, né à Paris en 1644, mort dans la même ville en 1712. Cet écrivain, d'une imagination féconde, vive, mais peu réglée, qui savait conter avec une aisance gracieuse, fut d'abord capitaine dans le régiment de Champagne. Comme sa plume hardie ne connaissait aucun frein, il jugea bon d'aller en Hollande (1683) pour y faire imprimer ses ouvrages. La précaution ne lui paraissant pas suffisante, il se cacha prudemment sous le pseudonyme de *Montfort*. Sandras n'avait pas à un très-haut degré l'amour de la patrie, et il le prouva en écrivant le livre intitulé : la *Conduite de la France depuis la paix de Nimègue* (1683, in-12). Bientôt une réponse à ce livre parut sous le titre de : *Réponse au livre intitulé : la Conduite de la France depuis la paix de Nimègue* (Cologne, 1683-1684, in-12). Courtilz se réfutait lui-même, et ces manœuvres, si elles lui faisaient perdre un peu de sa dignité, lui faisaient, paraît-il, gagner beaucoup d'argent. L'écrit indisposa à bon droit les Hollandais, et Courtilz revint en France; mais il retourna dans les Pays-Bas en 1694 et y resta jusqu'en 1702. A peine eut-il posé le pied sur le sol de France, qu'il fut mis à la Bastille par ordre du roi. Il y resta neuf ans. Cet emprisonnement fut le résultat d'une publication scandaleuse intitulée : *Annales de Paris*. Courtilz profita de ces loisirs forcés que lui faisait la justice du roi pour composer de nouveaux ouvrages. Voici la liste de ceux qu'il a écrits : *Mémoire contenant divers événements remarquables arrivez sous le règne de Louis le Grand, l'état où étoit la France lors de la mort de Louis XIII, et celui où elle est à présent* (Cologne, 1683, in-12); *Histoire des promesses illusoires depuis la paix des Pyrénées* (1684, in-12); les *Intrigues amoureuses de la France* (1684, in-12); la *Conduite de Mars, nécessaire à tous ceux qui ont dessein de s'y engager, autorisée d'exemples arrivez dans ces derniers temps, avec des mémoires contenant divers événements remarquables arrivez pendant la guerre d'Hollande* (La Haye, 1685, in-12); les *Conquêtes amoureuses du grand Alcandre dans les Pays-Bas avec les intrigues de la cour* (1684, in-12); *Nouveaux intérêts des princes* (Cologne, in-12, 1685, 1686, et 1688); la *Vie du vicomte de Turenne, par du Buisson, capitaine du régiment de Verdelin* (Cologne, 1685; La Haye, 1695, in-12); ce du Buisson est un personnage imaginaire; les *Conquêtes du marquis de Grana dans les Pays-Bas* (1680, in-12); *Vie de l'amiral de Coligny* (Cologne, 1686 et 1691, in-12); le *Mercure historique et politique* (La Haye, 1686, 1688); *Mémoires de M. le C. de R.* (comte de Rochefort) *concernant ce qui s'est passé de plus particulier sous le ministère du cardinal Richelieu et du cardinal Mazarin, avec plusieurs particularités du règne de Louis le Grand* (1687, in-12); *Histoire de la guerre de Hollande, où l'on voit ce qui est arrivé de plus remarquable depuis l'an* 1672 *jusqu'en* 1677 (La Haye, 1659, in-12); *Testament politique de Jean-Baptiste Colbert, ministre d'Etat, où l'on voit ce qui s'est passé sous le règne de Louis le Grand jusqu'en* 1633, *avec des remarques sur le gouvernement du royaume de France* (La Haye, 1694, in-12); le *Grand Alcandre frustré* ou les *Derniers efforts de l'amour et de la vertu, histoire galante* (1696, in-12); l'*Elite des nouvelles des cours de l'Europe*, journal commencé et continué pendant quatre mois en 1698; le reste fut supprimé, et le libraire condamné au bannissement; *Mémoires de Jean-Baptiste de La Fontaine, chevalier, seigneur de Savoye et de Fontenay, brigadier et inspecteur général des armées du roy, contenant ses aventures depuis* 1636 *jusqu'en* 1697 (Cologne, 1698, in-12); *Mémoires de M. d'Artagnan, capitaine-lieutenant de la* 1re *compagnie des mousquetaires du roi, contenant plusieurs choses secrètes et particulières, arrivées sous le règne de Louis le Grand jusqu'au siége de Maëstricht* (Cologne, La Haye, 1700, 3 vol. in-12); c'est à cet ouvrage peu connu que le romancier Alexandre Dumas a emprunté le sujet et beaucoup de détails de son roman si connu des *Mousquetaires*; *Mémoires du marquis de Montbrun, où l'on voit quelques événements partic:liers, faits et anecdotes arrivez depuis le commencement du* XVIIe *siècle jusqu'en* 1632 *ou environ* (Amsterdam, 1702, in-12); *Mémoires de la marquise de Fresne* (Amsterdam, 1601, in-12); cet ouvrage, aussi peu véridique que les précédents, eut cependant beaucoup de succès; *Entretiens de Colbert et de Bauyn sur la succession d'Espagne et autres affaires curieuses* (Cologne, 1701); *Annales de Paris et de la cour pour les années* 1697 *et* 1698 (1701, in-12); *Mémoires du comte de Vordac, général des armées de l'empereur, où l'on voit ce qui s'est passé en Flandres depuis l'an* 1661 *jusqu'au siége de Namur* (Paris, 1701, in-12); *Mémoires de M. de B., secrétaire de M. le C. de R., dans lesquels l'on découvre la plus fine politique et les affaires les plus secrettes qui se sont passées au règne de Louis le Juste, sous le ministère de ce grand cardinal, et l'on y voit quelques autres choses curieuses et singulières sous le règne de Louis le Grand* [Amsterdam (Rouen), 1711, 2 vol. in-12]; *Histoire du maréchal de La Feuillade* (1713, in-12); *Vie du chevalier de Rohan* qui eut la tête tranchée en 1674; *Aventures de la comtesse de Strasbourg et de sa fille*, par l'auteur des *Mémoires du C. de R.* (La Haye, 1716, in-12). Quelques exemplaires portent le titre d'*Histoire*. Ces trois derniers ouvrages sont posthumes. Sandras de Courtilz, qu'on appelle aussi Courtilz de Sandras, a laissé en outre plus de 40 volumes manuscrits, inestimable bonne fortune pour les romanciers.

COURTIN (Germain DE), médecin, né à Paris, mort vers 1597. Il passa son doctorat devant la Faculté de cette ville en 1576, puis se livra à l'enseignement de la chirurgie jusqu'en 1587, et forma, dit Riolan, les premiers chirurgiens de son temps. Etienne Binet a recueilli et publié les *Leçons anatomiques et chirurgicales de feu M. Germain Courtin* (Paris, 1612, in-fol.).

COURTIN (Antoine), diplomate et écrivain français, né à Riom en 1622, mort à Paris en 1685. Il était fils d'un greffier en chef du bureau des finances de la généralité d'Auvergne. En 1645, il accompagna un ami de son père en Suède, Pierre Chanu, envoyé dans ce pays en qualité de résident, puis d'ambassadeur; gagna les bonnes grâces de la reine Christine, devint secrétaire de ses commandements (1651) et obtint des lettres de noblesse. Courtin revint quelque temps après en France; mais lorsque Charles-Gustave monta sur le trône de Suède, il appela auprès de lui Courtin, dont il avait apprécié le mérite, l'emmena dans ses expéditions de Pologne, puis lui donna le poste d'envoyé extraordinaire en France. Après la mort de Charles-Gustave (1660), Courtin fut employé par Colbert dans diverses négociations importantes et représenta la France comme résident auprès des puissances du Nord. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Traité de la jalousie* (1674); *Traité de la paresse*, ou l'*Art de bien employer le temps dans toutes sortes de conditions* (1674, in-12); *Traité du point d'honneur* (1675); *Nouveau traité de la civilité* (1675). Il a donné une traduction du *Traité du droit de la guerre et de la paix* de Grotius (Paris, 1687, 2 vol. in-8°).

COURTIN (Nicolas), poëte français du XVIIe siècle, qui professa les humanités à Paris. Il a composé plusieurs poëmes extrêmement médiocres : *Charlemagne* ou le *Rétablissement de l'empire romain* (Paris, 1666); *Charlemagne pénitent*, suivi des *Quatre fins de l'homme* (Paris, 1687); *Nouvelle conquête de la Franche-Comté* (Paris, 1694). Mauvais poëte, Courtin était un savant estimable. Il travailla à la collection des auteurs classiques *ad usum Delphini*, dans laquelle il donna une bonne édition de *Cornelius Nepos* (1675).

COURTIN (l'abbé François), poëte français, né en 1659, mort à Passy, près de Paris, en 1739. Il était fils d'un conseiller d'Etat. Il entra dans les ordres, devint abbé du Mont-Saint-Quentin, en Picardie, et vécut à Paris, partageant son temps entre les plaisirs et la culture des lettres. Il fit partie de la société épicurienne du Temple, dont il pratiqua largement les maximes, se lia avec les philosophes et les beaux esprits de son temps, fit sa société habituelle du duc et du grand prieur de Vendôme, de La Fare, de Chaulieu, de Voltaire, de J.-J. Rousseau, etc., et conquit partout des amis par son commerce facile et par sa joyeuse humeur. Traçant le portrait de Courtin dans sa lettre au grand prieur de Vendôme, Voltaire a dit de lui (1715) :

> . . . L'un gros, gras, rond, *séjourné*,
> Citadin de Papimanie,
> Porte un teint de prédestiné
> Avec la croupe rebondie.

Le commerce de tant d'hommes distingués, et surtout les vers que lui adressèrent les poëtes de son temps, entre autres Rousseau, ont infiniment plus contribué à la réputation du joyeux abbé que ses propres élucubrations poétiques, fort médiocres du reste. Courtin, il est vrai, ne se faisait point illusion sur son peu de talent dans l'art des vers, comme on peut le voir dans une de ses épîtres à Chaulieu :

> Entre deux fameux poëtes
> Tels que La Fare et Rousseau,
> Faut-il mettre les sornettes
> Qui partent de mon cerveau?

On a de l'abbé Courtin cinq *Epîtres* qui ont été recueillies avec les *Œuvres* de Chaulieu.

COURTIN (Eustache-Marie-Pierre-Marc-Antoine), magistrat et littérateur français, né à Lisieux en 1768, mort à Garches, près de Saint-Cloud, en 1839. Il fut d'abord avocat au parlement de Rouen. Il sollicita de défendre Louis XVI devant la Convention, devint secrétaire de cette assemblée après le 9 thermidor, chef du secrétariat général du Directoire, puis entra dans la magistrature, fut nommé avocat général à la cour de Paris en 1811, et remplit les fonctions de préfet de police pendant les Cent-Jours. Forcé de sortir de France après la chute de l'Empire, il y rentra en 1818, et publia, de 1824 à 1832, l'*Encyclopédie moderne* (24 vol. in-8° et 2 vol. de planches), ouvrage qui a contribué beaucoup à vulgariser les notions élémentaires des sciences et des arts. Une nouvelle édition, mise au niveau des connaissances actuelles, en a été donnée par MM. Didot, sous la direction de M. Léon Rénier (1844-1858, avec le supplément, 37 vol. in-8°, avec planches).

COURTIN DE CISSÉ (Jacques), poëte français, né en 1560, mort en 1584. Il était fils d'un avocat au parlement. Il montra pour la poésie des dispositions précoces, et à vingt ans il avait déjà de la réputation. En 1579, il assista aux *grands jours* de Poitiers, et comme tant d'autres il composa une pièce de vers sur la puce de Mme Desroches. En 1581, il publia ses *Œuvres poétiques, contenant les amours de Rosine en deux livres, diverses odes et les hymnes de Synèse, évêque de Ptolémaïde, traduites du grec en vers français* (Paris, in-12). Courtin, qui donnait de brillantes espérances, et dont plusieurs de ses contemporains, J. Scaliger, Claude Binet, etc., ont fait l'éloge, mourut âgé seulement de vingt-quatre ans.

COURTINE s. f. [kour-ti-ne — du lat. *cortina*, petite cour, mur entre bastions, rideau autour d'un autre, en somme quelque chose qui protége. *Cortina*, dans Isidore, signifie tapisserie, tenture de peaux. Le latin classique que *cortina* signifie simplement chose ronde, espace circulaire, chaudron. Comme *curtis* (v. COUR), *cortina* se lie à la racine sanscrite *hvar*, être courbe, dont le participe *hruta*, courbé, par inversion pour *hurta*, de *hvarta*, représente fort bien le grec *chortos*, pour *chFortos*, avec digamma, latin *curtis* et *cortina*. On sait que le *ch* du grec répond exactement à l'*h* du sanscrit]. Rideau de lit; ne se dit plus guère qu'en poésie :

> . . . Les noirs soucis agitent quelquefois
> Les *courtines* de pourpre où sommeillent les rois.
> CHÊNEDOLLÉ.

> Oui, seule j'ai revu le logis déserté,
> Le lit enveloppé de ses *courtines* grises.
> ALEX. DUMAS.

— Par anal. Rideau, sorte de voile formé par un objet quelconque : *Des lianes de divers feuillages forment ici des arcades de fleurs, là de longues* COURTINES *de verdure.* (B. de St-P.)

— Fortif. Mur établi entre deux bastions dont il unit les flancs :

> Bellone va réduire en cendres
> Les *courtines* de Philisbourg,
> Par cinquante mille Alexandres
> Payés à quatre sous par jour.
> VOLTAIRE.

‖ Partie de retranchement comprise entre deux saillants quelconques. ‖ *Brisure de la courtine*, Prolongement de la ligne de défense qui sert à former le flanc couvert.

— Archit. Façade terminée par deux pavillons. ‖ Bas côté. Peu usité dans ce dernier sens.

— Pêch. Enceinte fermée par des filets tendus sur des piquets.

— Agric. Nom donné au tas de fumier de la basse-cour dans quelques localités.

— Bot. Nom vulgaire du plantain corne-de-cerf.

— s. f. pl. Blas. Parties du pavillon royal formant le manteau.

— **Encycl.** Fortif. On désigne sous le nom de *courtine* la partie rentrante d'un parapet qui relie deux ouvrages saillants consécutifs, tels que redans, lunettes, bastions, etc.

La longueur de la *courtine* d'un front bastionné est intimement liée à celle du côté extérieur et à celle des lignes de défenses. Plus le côté extérieur est grand, moins la *courtine* doit l'être; plus les lignes de défenses sont longues, plus la *courtine* peut être allongée. Ces relations de croissance et de décroissance résultent du tracé, mais elles ne sont pas les seules qui doivent servir à déterminer la *courtine*, dont la longueur dépend aussi du relief et augmente avec lui.

Il faut en effet que les feux tirés de la crête intérieure des flancs, sous la plus grande inclinaison possible (1/6), viennent se croiser à peu de hauteur au-dessus du fond du fossé de la *courtine;* soit 1 m. 50 pour les fossés secs, 1 mètre au-dessus du niveau de l'eau, dans le cas de fossés pleins d'eau. Cette condition conduit à un minimum de la *courtine*, appelé *courtine minimum*.

La *courtine* est le point le plus sûr d'un front bastionné, comme étant le plus rentrant et le plus couvert par les ouvrages extérieurs; aussi son fossé est-il généralement un peu moins profond que celui qui précède les bastions; la même raison justifie l'établissement, sous la *courtine*, d'une poterne conduisant dans les fossés du corps de place, et derrière son escarpe, d'abris voûtés pouvant servir, soit de casernement de repos pour les troupes de la défense, soit de magasins aux vivres. Le débouché de la poterne et l'escarpe tout entière sont couverts par la tenaille.

COURTINE (LA), bourg de France (Creuse), chef-lieu de canton, arrond. et à 35 kilom. S. d'Aubusson; pop. aggl. 469 hab. — pop. tot. 1,034 hab. Commerce de bestiaux et de céréales.

COURTIS s. m. (kour-ti — V. l'étym. du mot COUR). En Bretagne, Sorte de jardin ou d'enclos dépendant de l'habitation des paysans.

COURTISAN, ANE s. (kour-ti-zan, a-ne — rad. *cour*, qui autrefois s'écrivait *court*). Individu qui fait partie de la cour d'un prince, qui fréquente habituellement la cour : *Les* COURTISANS *ressemblent à des chiens qui aiment mieux les os qu'on leur jette à ronger que celui qui les leur jette.* (Max. orient.) *Un bon* COURTISAN *et un bon juge sont deux choses incompatibles.* (François Ier.) *Parmi les* COURTISANS, *je découvre beaucoup d'intrigants et peu d'amis.* (Louis XIV.) *La flatterie, la perfidie, l'abandon de tout engagement, sont le caractère de la plupart des* COURTISANS. (Montesq.) *Qui est plus esclave qu'un* COURTISAN *assidu, si ce n'est un* COURTISAN *plus assidu?* (La Bruy.) *La vie des* COURTISANS *est une hypocrisie continuelle.* (Fléch.) *Un* COURTISAN *doit être sans humeur et sans honneur.* (Le régent Ph. d'Orléans.) *Les* COURTISANS *sont des pauvres enrichis par la mendicité.* (Chamfort.) *Certains* COURTISANS *se font une étude d'allumer le vice et d'éteindre la vertu.* (Chateaub.) *Le laboureur, l'artisan, qui, chaque soir, prend son somme et répare, la nuit, les fatigues du jour, voilà de vrais paresseux; le* COURTISAN *jamais ne dort.* (P.-L. Courier.) *Les* COURTISANS *sont tout simplement des êtres faibles, corrompus et corrupteurs.* (De Custine.) *Louis XIV parlait devant un* COURTISAN *de Racine, qui s'était fait enterrer à Port-Royal. — Ah! sire, il n'eût jamais fait cela de son vivant.*

> Le *courtisan* n'a plus de sentiment à soi.
> BOILEAU.

> Le prince est enrhumé, le *courtisan* veut l'être.
> LAMOTTE.

> Toujours on voit partout que l'art des *courtisans*
> Ne tend qu'à profiter des faiblesses des grands.
> MOLIÈRE.

> . . . Pourvu qu'à son but un *courtisan* arrive,
> On l'applaudit toujours, quelque route qu'il suive.
> BOURSAULT.

> De vos *courtisans* hypocrites
> Mes chats me rappellent les tours.
> VOLTAIRE.

> Voilà les *courtisans*, dans les malheurs amis,
> Ingrats dans la fortune et bientôt ennemis.
> DU RYER.

> Le *courtisan*, quêteur de faveurs et d'écus,
> Des rois aux turcarets promène ses saluts.
> VIENNET.

> Le ciel ne m'a point fait une étoffe assez fine
> Pour être *courtisan;* je n'en ai ni la mine
> Ni le jeu : je ne sais ni mentir ni ruser.
> J.-B. ROUSSEAU.

> *Courtisans* de malheur, engeance diabolique,
> Quand un roi, par hasard, veut faire son devoir,
> Ne couvrez pas de fleurs l'infortune publique.
> LACHAMBEAUDIE.

> Les *courtisans* sont des jetons :
> Leur valeur dépend de leur place;
> Dans la faveur des millions,
> Et des zéros dans la disgrâce.
> BRÉBEUF.

> . . . On voit partout que l'art des *courtisans*
> Ne tend qu'à profiter des faiblesses des grands,
> A nourrir leurs erreurs, et jamais dans leur âme
> Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.
> MOLIÈRE.

— Par ext. Personne qui flatte par hypocrisie ou par bassesse : *Un peuple, aussi bien qu'un roi, peut avoir ses* COURTISANS. (Mich. Chev.) COURTISANS *de la multitude, c'est vous qui êtes les embarrasseurs de la révolution.* (Proudh.)

— En bonne part, Partisan, personne qui cherche à plaire, à être agréable : *Les* COURTISANS *du malheur sont peu nombreux.* (Balz.)

— Particulièrem. Individu qui courtise une femme : *La beauté n'a jamais manqué de* COURTISANS.

— Adjectivem. Qui flatte, qui a l'habitude de flatter par hypocrisie, par bassesse ou pour un intérêt quelconque : *Elle comprima ses larmes, la fièvre amincit ses traits; elle se promit d'être bien* COURTISANE, *la pauvre et noble créature!* (Balz.) *Les deux amis s'aperçurent bientôt de la difficulté de vivre dans une ville aussi* COURTISANE *que Paris.* (Balz.)

> . . . . La vertu se profane,
> Se déguise, se masque et devient *courtisane*.
> RÉGNIER.

‖ De courtisan, qui est propre aux courtisans : *Les manières* COURTISANES. *La souplesse* COURTISANE. *Madame de Sévigné avait l'esprit* COURTISAN, *mais elle n'avait pas le cœur servile.* (Lamart.)

— Moll. *Vénus courtisane*, Espèce de Vénus.

— **Epithètes.** Officieux, poli, prévenant, empressé, souriant, habile, adroit, fin, ingénieux, flatteur, hypocrite, faux, menteur, masqué, perfide, traître, vil, lâche, infâme, rampant, intéressé, mercenaire, avide, rapace, ambitieux, éhonté, effronté, insatiable, insensible, impassible, odieux, ingrat, cruel, aimable, spirituel, galant, prudent, avisé, sage, vertueux, disgracié.

— **Encycl.** De tout temps les princes ont eu des *courtisans*, les gens en place des complaisants, et les riches des flatteurs. A toutes les époques on a vu des hommes, cédant aux mauvais instincts de la nature humaine, abjurant tout respect d'eux-mêmes, tout sentiment de pudeur, demander à l'intrigue, à de basses et viles complaisances une fortune et des honneurs qui ne devraient être le prix que du talent ou du mérite, et prendre pour règle de conduite ces paroles du vieux maréchal Villeroy : « Il faut tenir le pot de chambre aux ministres tant qu'ils sont en place et le leur verser sur la tête dès qu'ils n'y sont plus. » C'est à l'histoire à nous dire à quel oubli d'eux-mêmes arrivaient ces hommes qui, renonçant à toute individualité, s'étaient volontairement donné un maître, et essayaient de lui plaire non-seulement en se prêtant à ses caprices, mais en adoptant ses vices et en feignant même ses défauts corporels, pour atteindre à une plus grande ressemblance.

Denys le Jeune était myope, ses flatteurs faisaient semblant de ne voir que de près lorsqu'ils étaient à table, et palpaient même les mets qu'on leur servait comme s'ils les voyaient à peine. Philippe, roi de Macédoine, ayant perdu un œil, Clisophus, le plus bas et le plus rampant de ses *courtisans*, parut devant lui avec un emplâtre sur le même œil. Dans une autre circonstance, Philippe fut blessé à une jambe, aussitôt Clisophus l'accompagna faisant le boiteux devant lui. Si Philippe goûtait de quelque aliment d'une saveur âcre, ce flatteur faisait des grimaces comme s'il en eût pris sa part.

Les *courtisans* de son fils Alexandre portaient la tête penchée comme ce prince, qui dès sa plus tendre jeunesse avait cette légère infirmité. On sait que François Ier ayant reçu une blessure à la tête, en faisant un jour d'hiver le simulacre d'une attaque dans un de ses châteaux, fut forcé de se faire couper les cheveux; les *courtisans* l'imitèrent aussitôt, et c'est de ce jour que les rois de France cessèrent de porter la longue chevelure qui les avait distingués jusqu'alors.

Un des astrologues de Charles IX, qui était en même temps son médecin, lui ayant assuré qu'il vivrait autant de jours qu'il pourrait tourner de fois sur son talon dans l'espace d'une heure, le roi se livrait tous les matins à cet exercice pendant l'intervalle qu'on lui avait prescrit. Ce que voyant les *courtisans*, non-seulement les jeunes seigneurs, mais encore les vieux généraux et les graves magistrats se mirent à imiter le prince, pour mieux lui faire leur cour. Le comte de Saxe, qui était affligé d'un embonpoint énorme, et qui était obligé de faire pratiquer une entaille dans la table pour y placer son ventre, voyait ses *courtisans* se bourrer l'abdomen de fourrures pour lutter avec lui de grosseur.

Passons au premier Empire, Capelle, qui était préfet de la Méditerranée, voyant la duchesse Elisa dans des transes mortelles pour une dent qu'on allait lui arracher, appela le chirurgien dans un coin du salon, se fit extraire la même dent et vint se présenter devant la princesse, la rassurant sur la douleur qu'elle redoutait. Capelle, il est vrai, était amoureux d'Elisa; mais, à défaut d'autre sentiment, son tempérament de *courtisan* eût suffi à lui seul pour lui inspirer cette action. L'antiquité nous a laissé plusieurs exemples qui prouvent à quel point les *courtisans* peuvent porter l'oubli, non-seulement de leur dignité, mais de leur personnalité même. Hérodote raconte que lorsque Xerxès repassa le Pont-Euxin après sa défaite en Grèce, une violente tempête s'éleva tout à coup, et que le pilote dit qu'il ne répondait pas de la vie du roi si le navire n'était allégé d'une partie de son chargement. On vit alors tous les grands seigneurs de la Perse venir s'agenouiller tour à tour devant Xerxès, puis se précipiter dans la mer. Les *courtisans* de la reine Stratonice firent quelque chose de non moins extraordinaire. Combalus, chargé d'accompagner cette reine jeune et belle dans un long voyage, prévoyant les périls et les dangers d'une mission si délicate, se fit eunuque avant de partir, et en remit les preuves au roi lui-même pour prévenir toute accusation qu'on pourrait formuler contre lui. Ce qu'il avait prévu arriva; comme il était fort bel homme, la reine devint amoureuse de lui et alla jusqu'à lui déclarer sa passion. Combalus lui avoua alors l'état dans lequel il s'était mis pour ne pas succomber à la tentation. Les *courtisans* de cette reine voyant qu'elle continuait à combler Combalus de ses faveurs, s'empressèrent d'imiter celui-ci et se firent eunuques, espérant plaire de cette façon à leur souveraine. Lucien, qui raconte le fait, ne nous dit pas si Stratonice fut flattée d'un semblable sacrifice, dont elle ne pouvait manquer de sentir tout le prix pour peu qu'elle ressemblât à cette princesse de la cour de France qui, entendant un aveugle crier à côté de sa voiture : « Ayez pitié d'un malheureux aveugle qui a perdu la joie de la vie, » demanda naïvement : « Le pauvre homme! est-ce qu'il serait eunuque? »

Si l'on savait combien l'amour-propre est insatiable, comme il est facile à s'aveugler, on serait surpris de voir de grands princes, des héros même, prendre plaisir à respirer un encens si grossier. Anaxarque, le philosophe, voyageant avec Alexandre, on entendit subitement un coup de tonnerre des plus violents qui effraya tout le monde. Aussitôt le philosophe de s'écrier : « Alexandre, fils de Jupiter, n'est-ce pas toi qui as tonné? » Louis XIV demanda un jour au duc d'Uzès quand sa femme accoucherait : « Sire, quand vous voudrez, » répondit le parfait *courtisan*. C'est du même personnage que la reine, demandant un jour l'heure qu'il était, reçut cette réponse : « L'heure qu'il plaira à Votre Majesté. » Aucune cour ne compta jamais d'aussi nombreux et d'aussi habiles *courtisans* que celle de Louis XIV. C'était alors que le duc de La Feuillade lui élevait une statue sur la place de la Victoire et entretenait à ses pieds des lampes qui brûlaient jour et nuit comme au pied d'un autel. De là à l'apothéose des empereurs romains, il n'y avait qu'un pas. L'habitude de flatter, de se faire petit, était dans l'air; il suffisait d'être né à la cour, ou seulement d'en approcher, pour exceller aussitôt dans cet art difficile.

Le jeune Créqui, âgé de treize ou quatorze ans, tirait au blanc avec monseigneur le dauphin; le prince met à un pied du but; Créqui, qui tirait fort bien, lâche son coup et met à six pieds du but : « Ah! petit serpent, s'écria le duc de Montausier qui était présent et qui avait deviné l'intention du jeune homme, il faudrait vous étouffer. » Chamillard n'avait pas été moins habile; admis dans l'intimité du roi à cause de son adresse au jeu de billard, il avait laissé gagner ce prince, et c'est de cette façon qu'il était devenu ministre. Ce premier principe de l'art du *courtisan* était connu de toute antiquité : « Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre, disait Parménion à Philotas; ménage-lui quelquefois le plaisir de te reprendre, et souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié. » Si les héros sont ainsi, que doivent donc être les princes vulgaires et ignorants, et à quel degré faut-il descendre pour leur plaire? Aussi que de raison dans le portrait suivant que Epictète traçait du *courtisan* et dans l'examen de conscience qu'il lui faisait faire chaque soir : « Dès qu'il est levé, il pense comment il pourra faire sa cour à un domestique du prince et à un baladin qui en est aimé; il rampe devant eux, il les flatte et leur fait des présents; dans ses prières et dans ses sacrifices, il ne demande à Dieu que de leur plaire. Tous les soirs il fait son examen de conscience : « En quoi ai-je manqué? Qu'ai-je » fait? Qu'ai-je omis de ce que je devais faire? » Ai-je manqué de dire à mon seigneur telle » flatterie qui lui aurait bien plu? Ai-je laissé » échapper imprudemment quelque vérité qui » ait pu lui déplaire? Ai-je omis d'applaudir à » ses défauts, et de louer telle injustice, telle » mauvaise action qu'il a faite? » Si par hasard il lui a échappé une parole digne d'un homme de bien et d'un homme libre, il se gronde, il en fait pénitence et se croit perdu. »

Ceux qui oubliaient ces préceptes, qui ne se souvenaient pas que la flatterie la plus insensée est le premier devoir de ceux qui approchent des princes, en recevaient quelquefois des preuves qui n'étaient rien moins qu'agréables. Caligula ressentait la plus grande affection pour le pantomime Pâris; il l'avait sans cesse auprès de lui et le comblait de ses faveurs. Un jour, comme il lui demandait qui chantait le mieux ou de lui Caligula, ou de Jupiter, et que le comédien avait hésité un moment avant de répondre, l'empereur le fit battre cruellement de verges en sa présence, se moquant de ses cris, et lui disant ironiquement qu'il avait une très-belle voix lorsqu'il geignait.

Tout n'est pas, en effet, agrément et commodité dans la vie du *courtisan;* sans parler des disgrâces, des rivalités, des ambitions, des soucis qui doivent sans cesse renaître pour ceux dont la fortune dépend de l'humeur ou du caprice d'un maître, l'existence qu'il faut mener, les sacrifices qu'il faut faire sans cesse sont une dure servitude, plus pénible mille fois que le travail le plus ingrat. Lisez dans Saint-Simon le métier que devaient faire ceux qui aspiraient aux faveurs du grand roi, et voyez s'il en est de plus rude. Attendre le roi à son lever, ne le quitter qu'après son coucher, n'avoir d'autre soleil que sa majestueuse perruque, le suivre partout, tel était le programme de chaque journée; et telle est la disposition de ces âmes basses et viles, qu'ils n'aiment que les princes qui exigent beaucoup d'eux, semblables aux courtisanes qui ne prennent d'affection que pour ceux qui les battent. Marc-Aurèle n'exigeait pas de ses *courtisans* qu'ils assistassent à tous ses repas ni qu'ils l'accompagnassent dans tous ses voyages; cette condescendance fut traitée par eux d'orgueil et d'avarice. Sans humeur, sans honneur, telles sont les qualités du vrai *courtisan :* sans honneur surtout; sous ce rapport, les rois ont toujours été bien servis. L'histoire est là pour dire que c'est parmi les plus grands noms qu'ils ont trouvé de faciles entremetteurs; que c'était à qui offrirait sa femme ou sa fille aux passions déréglées du monarque; que la prostitution a été la source des plus grandes fortunes, et que si la noblesse fut choquée de l'avénement de Mme Du Barry, c'est parce qu'elle regardait comme un de ses priviléges de fournir des maîtresses aux rois. A côté de cela, il est vrai, se trouve le chapitre des compensations; les *courtisans* couvrent toutes leurs oppressions du nom du prince; ils peuvent même faire accepter leurs sottises et leur incapacité à l'aide d'une flatterie, témoin l'anecdote suivante.

Denys avait envoyé un de ses *courtisans*, Damoclès, en députation avec plusieurs autres sur une même galère. Au retour, les compagnons de Damoclès l'accusèrent d'avoir été séditieux, et d'avoir nui aux intérêts du prince. Mais le *courtisan* s'en tira fort aisément : « Denys, lui dit-il, voici le différend qui s'est élevé entre les autres députés et moi après le souper. Ils chantaient des vers de Phrynicus, de Stésichore ou même de Pindare, mais moi je chantais ceux que vous avez composés. » On comprend qu'une excuse semblable calma sur-le-champ la colère de Denys, surtout quand l'adroit *courtisan* lui demanda de lui apprendre les derniers vers faits en son absence.

Mais d'autres fois ils sont pris à leurs propres piéges et convaincus par leurs propres paroles. Un jour que Charles Ier, roi d'Angleterre, recevait une nombreuse cour de seigneurs et d'évêques, il les consulta à propos des démêlés qui existaient entre lui et le parlement. S'adressant à l'évêque de Winchester, il lui demanda si véritablement il avait besoin de l'assentiment de ce corps pour lever un impôt dont il avait besoin. L'évêque, devançant le Père Le Tellier, qui affirmait à Louis XIV que tous les biens de ses sujets lui appartenaient, rassura la conscience du roi et lui dit qu'il pouvait sans crainte s'emparer de tout ce qui était dans le royaume. Le monarque interrogea alors l'évêque de Durham, qui lui répondit : « Sire, je n'entends rien à ces questions; mais je ne vois pas pourquoi vous ne prendriez pas les biens de mon collègue de Winchester, qui vous les abandonne avec tant de libéralité. »

Le *courtisan pur sang* tend à disparaître avec les monarchies de droit divin, mais la détestable race n'en est pas perdue. Elle vivra autant que la bassesse dans le cœur des ambitieux, et l'orgueil dans l'esprit des riches et des puissants. Ceux qui reçoivent ces flatteries absurdes savent à quoi s'en tenir; semblables à Antigonus, qui répondait au poëte Hermodorus, dans les vers duquel il était appelé fils du Soleil : « Celui qui vide ma chaise percée sait à quoi s'en tenir, » ils connaissent l'inanité de semblables louanges, mais s'y laissent toujours prendre. Nos modernes parvenus ne sont ni moins ridicules ni moins entourés de *courtisans* et de flatteurs. Henri Heine parle d'un solliciteur qui, chez le baron de Rothschild, se découvrit en voyant passer un laquais qui portait le vase de nuit de l'illustre financier. Des faits de ce genre se reproduisent sans cesse dans notre société démocratique, où les *courtisans* de l'argent ne sont ni moins vils ni moins bas que ne l'étaient